

Alain Abelhauser

UN DOUTE INFINI

L'OBSESSIONNEL EN 40 LEÇONS



SEUIL

Un doute infini

L'obsessionnel en 40 leçons

ALAIN ABELHAUSER

Un doute infini

L'obsessionnel en 40 leçons

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

ISBN 978-2-02-145600-4

© Éditions du Seuil, septembre 2020

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou des ayants cause, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*À mes frères (et sœurs) en névrose,
à Silvana (in memoriam),
à Marie-Jean,
à ma fée – la petite sirène.*

Avertissement

Dans mon esprit, ce livre devait initialement s'appeler *Fragments d'un discours obsessionnel*.

En hommage à Barthes, d'abord. Et aux années de bouillonnement intellectuel au cours desquelles ses *Fragments d'un discours amoureux* virent le jour, portés par le Seuil.

Et puis aussi parce que ce terme de « fragments » me paraissait particulièrement propice : à qualifier la composition de ce livre, autant qu'à annoncer le traitement que requérait son sujet. Comment rendre compte de l'obsession, me semblait-il en effet, sinon par petites touches, en composant un tissu d'observations, aussi menues que partielles, certes, mais qui, d'être ainsi réunies, mises en série, pouvaient alors prétendre dresser ce tableau d'ensemble que j'aspirais à présenter ? Comment mieux appréhender l'obsession, en somme, autrement qu'en la saisissant à travers la diversité de ses éclats ? Et qu'en s'en allant ensuite muser de l'un de ses recoins l'autre ?

Enfin, parce que s'il n'était pas abusif de considérer l'obsession comme une véritable langue – ou *a minima* comme un dialecte majeur de cette langue que constitue la structure névrotique –, permettant à chaque sujet la pratiquant de s'inscrire ainsi dans l'universel du langage par le biais de la singularité de sa parole, alors il n'était pas inapproprié non plus d'utiliser à son propos la notion de « discours », quand bien même celle-ci

ne renvoyait-elle pas à l'usage conceptuel que Lacan en avait promu.

En d'autres termes, s'il ne s'agissait pas pour moi d'établir l'obsession comme « discours », au sens d'une manière, pour un sujet, de s'inscrire dans le lien social et d'« être au monde¹ », il s'agissait bien néanmoins de la reconnaître à la fois comme un mode de détermination subjective et comme une modalité d'organisation de la parole. Pas tout à fait un « discours » au sens lacanien, donc, mais certainement un « type de discours », au sens commun : une façon spécifique de venir à la parole, d'en être par elle déterminé et d'occuper dès lors une position d'énonciation bien particulière.

Celle consistant, par exemple, à vouloir tout dire ; et tout dire d'un coup, de surcroît ; et tout dire au plus juste, en outre ; et ne rien dire que le vrai, par ailleurs ; et tout dire, d'un coup, au plus juste et au plus vrai, tout en s'assurant de la bonne compréhension de son propos et en corrigeant alors d'un même mouvement autant les inéluctables malentendus à venir que les prévisibles et désolantes déficiences de l'énonciation.

Ce qui finit forcément – comment pourrait-il en aller autrement ? – par aboutir à un discours parfaitement inaudible et, selon certains, singulièrement exaspérant.

Un discours qu'il ne serait donc pas trop mal venu d'éviter ici, pour commencer. Quoique – diront quelques narquois – le seul fait de débiter par cet *avertissement* en augure plutôt mal. Soit : contentons-nous dans ce cas de quelques remarques supplémentaires.

Je viens de parler de « fragments » et de « discours » ; reste « obsessionnel », bien sûr. Le terme le plus important. Qu'en dire ?

1. Soyons simple : de ce point de vue, l'obsession serait bien plutôt à concevoir comme une façon de se retrancher du monde – une façon de « mourir au monde ».

D'abord ceci. Dans l'opinion courante, les mots de « névrose », « obsession », « obsessionnel » relèvent à l'évidence du vocabulaire de la psychopathologie (quand ce n'est pas de celui de la caractérologie, voire du registre de l'injure). Un névrosé est plus ou moins un malade, ou en tout cas quelqu'un de pas tout à fait normal. Et un obsessionnel ? C'est du même acabit : une sorte de maniaque, non ? Quelqu'un qui a des TOC, qui ne va donc pas très bien et en fait généralement baver à mesure à son entourage.

Aussi commencerai-je par souligner ceci, qui va certes de soi pour certains, mais n'est pas inutile à préciser pour d'autres : parler de névrose n'a évidemment pas pour moi valeur d'injure, ni même de « diagnostic », au sens d'un procédé de classification conduisant à ranger un sujet dans une quelconque catégorie psychopathologique spécifiée par de quelconques « dysfonctionnements ». Bien plus simplement, le terme de névrose renvoie dans mon usage à l'une des structures psychiques permettant à un sujet d'advenir (comme tel) et d'avoir ainsi une certaine forme de rapport à l'Autre, à soi et au monde. J'insiste : dans le vocabulaire que j'emploie, névrose est le nom d'un mode, parmi d'autres, de construction subjective, façonnant de manière bien particulière le désir du sujet et, partant, l'entièreté de sa vie.

Et il en va de même pour l'obsession. Non pas, dans ma bouche, un mal, une maladie, une pathologie, une affliction, une désolation – que sais-je encore ? Non pas une « catégorie psychopathologique », en clair, voire un repère « caractérologique ». Mais, tout bonnement, une façon d'être névrosé – une façon d'être humain. Et non la moindre. Une façon spécifique de prendre place au monde, d'habiter le langage, de soutenir l'épreuve du désir.

On sait que c'est Freud qui l'isola, cette « névrose obsessionnelle ». À la toute fin du XIX^e siècle, à l'aube de ce que certains considèrent comme l'âge d'or de la psychiatrie. En la rapprochant de l'hystérie et en l'y opposant à la fois – nous y reviendrons.

Et l'on sait aussi que... – comment la désigner ? la psychologie « moderne et scientifique », comme certains aiment la qualifier avec un humour très involontaire –, que cette psychologie-là en vient maintenant à l'ignorer, faute de savoir la reconnaître dans son originalité¹. Signe des temps, s'il en est. Ou, plus précisément, symptôme de l'étonnante régression de la pensée à laquelle notre « modernisme » nous convie actuellement.

Mais après tout, pour ce qui nous concerne ici, qu'importe. Qu'importe, puisque ce n'est pas à la consultation d'un manuel de psychopathologie que j'invite à présent le lecteur. Lequel, le pauvre, ne trouvera à se mettre sous la dent, dans les pages qui viennent, ni inventaire de symptômes (en tout cas de symptômes à entendre au sens de dysfonctionnements, de déficits ou de handicaps à surmonter) ni traité de thérapeutique. Qu'on se le dise : à suivre, pas de catalogue de troubles choisis, pas plus d'ailleurs que de guide des recettes susceptibles de les traiter. Car ces troubles, ces symptômes, n'appellent guère de remèdes, n'étant jamais eux-mêmes que des « solutions subjectives » (judicieuses ou malheureuses, c'est selon), des essais de réponses du sujet à sa difficulté de vivre (lesquels n'aboutissent hélas, le plus souvent, qu'à accroître encore son malaise), des tentatives de traitements prétendant donner au sujet l'opportunité de se guérir de lui-même.

1. Ainsi la névrose obsessionnelle a-t-elle par exemple disparu du catalogue du DSM (le *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders* – traité diagnostique au règne précaire, assis sur de prétendus consensus eux-mêmes construits par l'intermédiaire de divers lobbys).

Et il est certainement inutile de rappeler à ce propos, me semble-t-il, combien un tel mouvement – vouloir se guérir de soi-même – comporte d'illusion, voire d'absurdité. Car aussi loin que l'on aille, c'est toujours soi-même que l'on rencontre – et que l'on est mis en demeure de supporter.

Point de manuel de psychopathologie à rechercher ici, donc. À ceci près que du *pathos*, de la « souffrance de l'être », y transparaîtra pourtant par instants, nécessairement, et qu'une utilisation – la seule qui vaille en matière de psychopathologie – en sera alors faite : l'on usera de cette souffrance comme d'une loupe permettant de révéler, en en grossissant les traits, ce qui en temps ordinaire serait passé inaperçu parce que fondu dans la grisaille de la « normalité ».

Foin de manuel de psychopathologie, donc. D'autant, on l'a compris, que ce ne sera pas tant de « névrose » obsessionnelle dont il sera finalement question ici que de cette logique singulière (ce « discours », a-t-on considéré) que l'obsession a l'insigne privilège de mettre particulièrement bien en valeur, particulièrement bien en lumière. L'objet de ce livre ? Son enjeu véritable ? Ce ne sera pas l'obsession en tant que telle, c'est dit. Une fois pour toutes. Mais ce que l'on pourrait appeler l'« obsessionnalité », si l'on veut bien entendre par là l'éclairage que l'obsession donne au fonctionnement psychique en général, la compréhension de l'« économie subjective » qu'elle apporte, décidément.

Quel intérêt dernier trouvé-je à l'obsession, au point maintenant de ne pouvoir le soustraire à la sagacité du lecteur ? Simplement celui-ci : de livrer quelques précieuses clés d'accès à l'intelligence du désir humain, à l'intelligence de sa pensée, et à l'intelligence de ce qui fait sa langue première. D'être, comme le reconnaît de fait Freud lui-même, une voie royale d'accès à la psychologie – la vraie !

En ajoutant encore, dans ce droit fil, qu'en définitive ce ne sera ni de l'obsession ni même de l'obsessionnalité, dont je me préoccuperais véritablement à présent, mais de l'obsessionnel lui-même. Voire de *mon* obsessionnel. Celui qui, de m'être suffisamment frère, n'osera mégoter sur la qualité, la profondeur et la diversité de son enseignement !

C'est l'obsessionnel qui, ici, comme ailleurs Béatrice, nous ouvrira les voies de sa – presque – divine comédie.

Les leçons de l'obsessionnel : voilà somme toute le titre qui pourrait constituer l'alternative la plus raisonnable aux *Fragments d'un discours*. Le titre qui annoncerait bien qu'il ne s'agit pas de tenir ici un enseignement sur l'obsession, mais tout au contraire de se mettre à l'école de l'obsessionnel – de se laisser enseigner par ce que montre et dit l'obsessionnel à qui sait le voir et l'entendre.

Par ce que montre et dit l'obsessionnel : à son corps défendant, bien sûr. Et ce qu'il nous montre et nous dit : de lui, évidemment. Mais aussi, à partir de là, de la vie psychique en général. Et, encore au-delà, de la vie elle-même, et de l'humain, et même, et même, de l'économie du monde, et du monde en tant qu'il tente de s'économiser – et qu'il choisit de quitter la vie, faute de savoir affronter la mort, et de savoir se reconnaître alors dans ce mouvement qui le possède.

Ces *leçons de l'obsessionnel*, précisons-le encore, on les trouvera diffusées dans tous les recoins que recèle son monde. Dans son doute, pour commencer. Parce que ce doute, justement, n'est, de loin, pas qu'un simple symptôme, mais une façon pour lui de venir habiter la structure, de venir s'y couler et de faire corps avec elle. Une façon, aussi bien, de traiter son désir, de le maintenir vivace tout en s'en prémunissant. Ce qui a toutes sortes

de conséquences. Sur sa capacité à agir, par exemple. Ou, plus exactement, à ne pas agir, à différer, à remettre au lendemain – à procrastiner (repoussant d'autant ainsi la satisfaction du désir et ménageant de la sorte à ce dernier un mince espace où subsister). Sur sa détermination à se faire un devoir de ce qu'il croit souhaiter (autre manière, s'il en est, d'annuler le désir, d'en rendre impossible la réalisation en le transmutant préalablement). Sur sa façon de nouer sexe, jouissance et amour (d'éviter à toute force le péril de la jouissance, confondu là avec la réalisation du désir ; de s'épargner – ou non – l'« encombrance » du sexe, autre menace de satisfaction, bien trop réelle celle-là ; et de plutôt cultiver l'amour, ultime assurance d'évitement de la satisfaction autant que promesse d'une errance à nulle autre pareille). Sur sa fascination pour la répétition, antichambre des pulsions mortifères. Et sur sa fascination pour la mort elle-même, ce « maître absolu » dévoilant la fonction dernière du désir : d'y faire tout simplement diversion.

Mais on les trouvera également dans son rapport à la pensée. Une pensée qui s'avère pour lui éminemment dangereuse, puisque qu'il la crédite volontiers d'être en mesure de réaliser comme par magie les désirs qui l'habitent, sans parfois même qu'il le sache. Une pensée dont il convient donc à l'obsessionnel de se garder, de toutes les manières possibles. En se faisant débile, par exemple, à l'occasion. Ou religieux, pourquoi pas. En se sentant coupable de tout, quand bien même n'accepte-t-il d'être responsable de rien. En parcourant un enfer pavé des meilleures intentions qui soient, et en décrétant le paradis lieu suprême de perte. En prenant l'éthique comme cap au pire. En versant Dieu aux abonnés absents de son catéchisme privé. En érigeant sa solitude de fond comme pièce maîtresse de son mythe personnel, et en en faisant l'écran lui épargnant une trop vive confrontation à son fantasme. Sans pour autant, d'ailleurs, s'interdire de donner

à chaque mesure de protection dont il s'entoure valeur de charge supplémentaire à supporter. En s'organisant pour toujours rater toute rencontre susceptible d'advenir. En décrétant irréductible la dette qu'il a contractée en venant au monde. En considérant comme affaire d'excrément l'humanité dont il participe. Et en supposant parfaitement superflue toute mesure d'achèvement de quelque entreprise que ce soit.

Et on les trouvera, enfin, dans sa façon de parler, de discourir. En prétendant – comme on l'a noté au tout début de cet avertissement – dire tout, toute la vérité, tout d'un coup, tout en respectant simultanément toutes les prémisses attendues, toutes les nuances voulues et toutes les corrections exigées. Et de surcroît sans même avoir eu besoin de lever la main droite et de prêter serment. Puisque cette parole si soucieuse de vérité et d'exhaustivité n'amène en fin de compte qu'à tout embrouiller, qu'à tout mélanger et soustraire à l'entendement. En repoussant sans cesse l'instant de dire *vraiment*. En usant et abusant de l'ellipse. En ruminant en permanence. En ne disant strictement rien sous couvert de dire tout, et en rendant à ce *rien* le culte dû aux pires idoles. En transformant l'ordinaire du discours en une constante prière, bien plus invocation qu'incantation, adressée à un Autre qui n'entend rien. Et en faisant du recours à la débilité profonde la marque d'un dandysme désespéré, parce qu'impuissant à se rendre complètement maître du désir forcené qu'il s'efforce de réduire jour après jour, sans relâche aucune.

Voilà donc quelques-unes des leçons que dispense l'obsessionnel. Avec tant de prodigalité que de cette caractéristique, je l'ai dit, on pourrait avantageusement tirer le titre de cet ouvrage. Quoique... Celui-ci ne risquerait-il pas, à l'usage, de se révéler un peu trop ambigu ? Je doute...

Je doute, au point de me dire que c'est en définitive de ce doute qu'il convient de faire titre. *Un doute infini...* Il n'y a pas à y revenir. Cela dit tout.

À condition, peut-être, d'y ajouter un sous-titre. Qui précise bien, comme écrit plus haut, que c'est à l'école de l'obsessionnel que l'on va se mettre ici. De l'« obsessionnel », à entendre désormais autant comme un personnage que comme une langue. Et – puisqu'il y a quarante chapitres à venir maintenant, comme autant de voleurs – à entendre comme une langue à découvrir et à apprendre en quarante leçons. Passant ainsi des *Leçons de l'obsessionnel* à *L'obsessionnel en 40 leçons*.

Vous en voilà-t-il assez informé ? Dûment prévenu ? Suffisamment averti ? Je l'espère. En ayant pourtant présent à l'esprit, comme un redoublement d'avertissement, cette devinette assez bête, entendue lorsque j'étais enfant, et dont je crois m'être toujours souvenu en raison à la fois de son caractère absurde, de l'irritation que de ce fait elle me procurait et du mystère qu'elle convoquait simultanément, de par son caractère nonsensique.

La voici : se frayant à coups de machette un chemin à travers la jungle, un intrépide explorateur voit s'ouvrir devant lui un profond précipice. Heureusement, un pont de lianes le traverse. Sauvé ! Mais une surprise l'attend. Il y a devant la passerelle un panneau qui proclame : « Attention, ce pont ne supporte que le poids d'un seul homme à la fois. » L'explorateur hausserait bien les épaules s'il avait un public pour le voir faire. Précisément, il est seul. Seul, comme il l'a toujours été. Aussi s'engage-t-il d'un pas assuré sur le pont. Lequel se rompt lorsqu'il parvient à son beau milieu. L'explorateur disparaît en tournoyant dans le vide.

Pourquoi donc ? Sabotage ? Trahison ? Assurance fallacieuse ? Rien de tout cela. Mais pure logique, uniquement : l'explorateur

aurait dû, tout simplement, se rappeler *qu'un homme averti en vaut deux*.

Comme la plus banale des fables, cette piètre devinette a une morale, que l'on peut exprimer ainsi : être prévenu décide de la chute à venir. Avertir amène à précipiter ce que l'on voulait éviter. Et prédiction vaut, presque toujours, pour détermination. Œdipe sera le premier à vous le confirmer.

D'où ma tentation, quasi irrésistible, à écrire ici ces mots d'avertissement. Parce que nous sommes tous, ou presque, de petits Œdipes, et que c'est ainsi, à avertir d'une chose, que l'on conduit à s'engager dans ce qu'elle annonce.

Quand bien même la redoute-t-on.

SAISON 1

... et l'obsessionnel vint au monde

Doute et structure

*Quand je ferme la porte de chez moi
il est fréquent que les escaliers m'emplissent de doutes.
Il est possible, peut-être,
que la lumière studieuse du bureau
soit restée allumée,
je ne sais pas si j'ai coupé l'eau
et de plus il me semble
que je n'ai pas donné deux tours de clé.*

Luis García Montero,
Une mélancolie optimiste (Una melancolia optimista),
Neuilly, Al Manar éditions, 2019.

*J'aimerais exprimer l'espoir que ce travail,
incomplet à tout point de vue,
incitât d'autres chercheurs à étudier la névrose obsessionnelle et,
en l'approfondissant plus encore,
à mettre au jour davantage de ce qui la constitue.*

Sigmund Freud (1909),
*Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle
(L'homme aux rats)*,
in *Cinq Psychanalyses*, Paris, PUF, 1954.

Au commencement... Au commencement était le verbe, écrit saint Jean. Ou la parole, selon certains. Ou encore le langage, comme le préconise Lacan. Quand il ne préfère pas considérer que, dans l'expérience analytique, « au commencement fut l'amour¹ ».

Mais dans le monde de l'obsessionnel, pas d'hésitation – aucun doute : au commencement... était le doute, justement !

Treize épisodes, treize leçons, pour le découvrir.

1. Cf. Évangile selon saint Jean (Prologue), *La Bible de Jérusalem*, Paris, Desclée de Brouwer, 1955 ; Lacan J., *Le Séminaire*, livre II, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse* (1954-1955), Paris, Seuil, 1978, p. 355-361 ; *Le Séminaire*, livre VIII, *Le Transfert* (1960-1961), Paris, Seuil, 1991, p. 12.

1

Les bretelles et la ceinture

L'une des scènes mineures d'*Il était une fois dans l'Ouest* montre un assez triste personnage, vil, lâche et félon, venir faire son rapport à Frank – le méchant absolu, interprété par Henry Fonda –, parachevant ainsi tant son rôle que sa trahison. Henry Fonda, en vrai méchant, prend bonne note des informations qu'on lui apporte, mais n'en sait aucun gré au traître et lui marque son mépris. « Rappelle-toi bien que je n'ai aucune confiance en toi », lui dit-il en substance et en conclusion. « Mais pourquoi ? » proteste le félon. La réponse de Fonda est de toute beauté. On s'attend à ce qu'il déclare qu'on ne peut jamais avoir confiance en quelqu'un qui trahit. Mais pas du tout. Il réplique tout simplement : « Parce que tu mets des bretelles et une ceinture. » Et devant l'incompréhension de son interlocuteur, il condescend à préciser : « Comment veux-tu que j'aie confiance en quelqu'un qui, de son côté, n'a même pas confiance en son propre pantalon ? »

L'intérêt de ce mince dialogue tient-il au fait qu'il met en scène l'une des figures classiques de l'obsessionnel, celle de son doute, ici portée à son expression la plus intime : « Je n'ai confiance en rien, je doute de tout, et de mon propre pantalon bien plus encore que du reste » ? Certainement, mais pas seulement, et de loin pas. Bien sûr, l'obsessionnel doute, au point de faire système de son doute, de l'ériger en logique, d'y appendre une forme d'éthique,

et de savoir, à l'occasion et non sans humour, s'y reconnaître tout entier. Mais si je retiens cette minuscule vignette, ce n'est pourtant pas parce qu'elle offre un exemple, un de plus, de la diversité des lieux où peut aller se nicher le doute obsessionnel. C'est parce qu'elle me paraît illustrative de bien autre chose : du rapport même qui unit l'obsessionnel à la structure qu'il habite.

Ce dont doute l'obsessionnel, avant toute chose, et de la façon la plus fondamentale qui soit, c'est de la structure elle-même, ou plutôt de la garantie que doit lui offrir la structure de maintenir en l'état son désir : irréalisé. Aussi, doutant de l'efficace de la structure, doutant de la capacité de la structure à préserver son manque, l'obsessionnel consacre-t-il une bonne part de sa vie à « doubler » cette structure, à la capitonner, à parer à ses éventuelles défaillances par une organisation censée exercer la même fonction. Là, en somme, où l'hystérique passe son temps à mettre la structure à la question et l'Autre à l'épreuve, l'obsessionnel, bien plus prudent en apparence, se préoccupe tout au contraire de les ménager, en renforçant la structure de maints dispositifs contingents et en s'érigeant en chevalier protecteur de la dignité de l'Autre.

* * *

L'obsessionnel ne peut se contenter des bretelles de la structure ; il lui faut y adjoindre la ceinture de la contingence.

L'insatisfaction et l'impossible

Parmi les formules célèbres produites par Lacan, celles qui définissent les positions hystérique et obsessionnelle au regard du désir (et donc en référence à la structure) ont été maintes fois commentées. Rappelons-les. Le désir de l'hystérique ? Il se « soutient d'être insatisfait ». Quant à celui de l'obsessionnel, c'est de « l'impossibilité qu'il se supporte », argumente-t-il dès la sixième année de son enseignement retranscrit¹.

Ces deux formules semblent limpides, et elles ont l'avantage, ou l'inconvénient, de paraître intuitivement rendre parfaitement compte de la réalité clinique. Le désir de l'hystérique est « insatisfait » : il n'est guère besoin que de passer quelques doux moments avec un(e) hystérique pour s'en convaincre. Son attente, sa plainte, la complaisance de cette plainte, sa dimension volontiers théâtrale, et surtout l'assurance que rien ne peut venir la pallier, mais qu'il existe pourtant un véritable bienfait à l'exprimer, à la clamer, à en marquer le monde de son empreinte indélébile, en attestent on ne peut plus clairement.

Le désir de l'obsessionnel, quant à lui, est « impossible » : il n'est même pas besoin de passer quelques durs moments avec un obsessionnel pour s'en persuader. Il suffit de lui proposer quelque

1. Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le désir et son interprétation* (1958-1959), Éditions de La Martinière, Paris, 2013, p. 342-343.

chose, n'importe quoi, trois fois rien ; sa réponse, embarrassée, désolée, mais pourtant logique, argumentée et déterminée, sera presque sans équivoque : « Je voudrais bien, j'en serais ravi, j'adorerais, même, mais... non, vous savez, ça n'est pas possible, pas aujourd'hui, pas cette fois, une autre peut-être, certainement, ce sera formidable. » Poussez-le un peu dans ses retranchements, représentez-lui que cet impossible peut aisément se contourner, que votre proposition est honnête, et réalisable, et à peu de frais. Vous le verrez alors dépenser des trésors dialectiques pour vous assurer du contraire, et fonder, en droit et en faits, cet impossible qui semble lui tenir lieu de référence dernière.

Le désir de l'hystérique est donc insatisfait ; celui de l'obsessionnel impossible. Ce n'est pourtant pas de coller au plus près de l'expérience clinique, de « rendre compte du phénomène », qui justifie vraiment ces formules. Mais d'inscrire ces positions, hystérique et obsessionnelle, dans un système conceptuel qui s'emploie, entre manque, désir et parole, à « saisir la structure », c'est-à-dire à décliner les coordonnées permettant à un sujet de se constituer comme tel. La caractéristique première du névrosé, de ce point de vue, est d'être manquant (§) ; d'avoir hérité ce manque de l'Autre (A) et d'en dépendre pour son maintien ; de faire de ce manque la condition même du désir ; et d'instituer la parole tout à la fois comme conséquence du désir (mon désir n'a d'autre issue que de se parler) et comme raison du manque (c'est bien parce je parle, et que la parole médiatise mon rapport aux choses, que celles-ci m'échappent, c'est-à-dire que la parole instaure l'écran constitutif du manque). Toujours de ce point de vue, l'hystérique, qui porte inlassablement témoignage de l'impossibilité qu'il y a à satisfaire son désir, à combler son manque, représente décidément le paradigme de la névrose. Et l'obsessionnel, qui témoigne avec une opiniâtreté tout aussi admirable de ce même

impossible, en est bien une variante – un « dialecte », selon l'heureuse expression de Freud.

Arrêtons-nous pourtant un instant sur ce point. Qu'est-ce qui fait encore différence, telles que les choses ont été formulées, entre l'insatisfaction propre à l'hystérique et l'impossibilité spécifique de l'obsessionnel ? N'est-ce pas, dans la perspective que nous avons adoptée, deux positions plus que voisines – identiques, de fait ? L'hystérique fait tout pour que son désir reste insatisfait ; l'obsessionnel le proclame impossible à satisfaire d'entrée de jeu. La différence tient-elle alors simplement à cet écart de temporalité, ainsi qu'à un accent porté sur la dimension d'« entreprise » présente chez l'hystérique, là où se trouverait plutôt une forme de « tranquille assurance » chez l'obsessionnel ? Certes non, ce serait très réducteur, voire en partie inexact. À partir d'une exigence névrotique commune – d'une exigence de base : maintenir l'incomplétude du désir –, hystérie et obsession déclinent en fait leur différence en fonction de leurs « stratégies » propres. Bien assuré(e) de cette incomplétude, l'hystérique peut se permettre d'assigner tout « autre » passant à sa portée à la redoutable fonction de combler ce manque. Bien sûr, l'autre en question n'y pourra mais, et l'hystérique y trouvera une délicieuse occasion supplémentaire de crier sa frustration – quand donc trouverai-je celui qui saura m'aimer, me comprendre et me satisfaire ? – s'assurant ainsi tant de la consistance de la structure que de son incessante reconduction. Bien moins assuré de la structure – doutant même franchement de sa tenue, nous l'avons vu – et de sa garantie d'incomplétude, l'obsessionnel, lui, ne peut guère se permettre de jouer au plus malin en réclamant la satisfaction pour d'autant mieux éprouver combien elle échappe. Sa stratégie sera donc beaucoup plus modeste et prudente. Qu'une promesse, qu'une possibilité, qu'une très mince éventualité, qu'un risque dérisoire de satisfaction se profilent à l'horizon, et

il promulguera aussitôt le décret rappelant qu'une telle perspective est exclue, inenvisageable, complètement hors de propos. On ne sait jamais, n'est-ce pas ? Deux précautions valent mieux qu'une. Et de toute façon, de satisfactions, l'obsessionnel ne sera pas en reste, nous le verrons.

* * *

Soyons minimalistes. On peut rêver d'un dialogue entre une hystérique et un obsessionnel qui condense à merveille tout cela. Le voici :

– L'hystérique : « Toi, toi qui dois en avoir le pouvoir, donne-moi l'impossible ! »

– L'obsessionnel (modeste et navré, mais néanmoins ravi) : « Impossible ! »

3

Structure, langue, dialecte

« Les moyens dont se sert la névrose obsessionnelle [...], *la langue [Sprache] de la névrose obsessionnelle* n'est en quelque sorte qu'un *dialecte de la langue hystérique* [...] », déclare Freud dans la note préliminaire à l'exposé du cas devenu fameux de l'homme aux rats¹. On peut entendre ces mots, un peu comme on l'a fait précédemment, de manière avant tout métaphorique : l'obsession est une variante de l'hystérie, un mode de déclinaison un peu particulier de ce paradigme de la névrose qu'est l'hystérie. Mais on peut aussi prendre tout à fait au sérieux les termes employés là, parce qu'y transparaît une dimension presque constamment présente chez Freud, même si elle n'y est, bien sûr, pas complètement formalisée comme telle : celle du rapport de la névrose au langage – autrement dit, celle de la structure.

La *langue* hystérique, ou la *langue* névrotique – qu'est-ce à dire ? Il y a certainement plusieurs façons de le comprendre. Il est possible d'admettre, par exemple, que le sujet habite avant toutes choses un monde de langage, un monde constitué, tissé, par le langage, et qu'il est donc *parlé* avant que de parler lui-même. Dans cette mesure, le langage préexiste à la parole ; et le sujet est pris dans ses rets avant même que d'en avoir véritablement

1. *Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle (L'homme aux rats)*, in *Cinq Psychanalyses*, Paris, PUF, 1954, p. 200. C'est moi qui souligne.

l'usage (sous cette forme que l'on appelle la parole). Ce qui fait bien du langage un fait de structure – ce qui en fait le *gage* de la structure – par excellence : autant la condition à laquelle le sujet se structure, que le code, le système, auquel s'équivaut cette structure. Cela posé, encore faut-il que le langage, pour exercer cette fonction auprès du sujet – pour permettre à la subjectivité de se constituer –, trouve à s'incarner, à « prendre corps ». C'est ce que réalisent les langues : elles façonnent chacune de ces maisons – ces *châteaux de la mère* – où trouve autant à s'abriter qu'à se piéger, à se développer qu'à s'aliéner, à se construire qu'à se perdre, chaque sujet. Mais pas n'importe comment. S'il est plusieurs façons de venir au langage, il en est également plusieurs de s'en accommoder ensuite, de l'habiter – d'habiter la structure, c'est-à-dire d'y frayer sa voie de sujet selon ces modalités que l'on appelle *névrose*, *psychose* ou *perversion*, telles que Freud les a distinguées dans ses derniers enseignements.

Résumons. La langue est le mode d'être du langage, donc, l'acte de chair le relayant auprès de chaque sujet et offrant à ce dernier la possibilité de venir y résider. Avec cette précision qu'en « prenant langue », c'est aussi la structure que le langage prend à bras-le-corps pour la déplier, pour lui donner ces différentes consistances que l'on nomme *structures cliniques*. À ce titre, il est alors parfaitement fondé de considérer que la névrose est très proprement une langue comme telle, c'est-à-dire une manière pour le sujet de venir prendre place dans le langage selon des dispositifs particuliers – que l'on a succinctement évoqués précédemment en termes, entre autres, de manque et de désir.

Et le dialecte ? Simple variante d'une langue, nous l'avons dit, son « régionalisme » consiste, dans le cas de l'obsession, à soutenir l'ordre de la structure en la redoublant par une démonstration contingente, toujours et encore à refaire, d'ailleurs. Ce

34. Ma vie est un polar	228
35. Comment donner de l'importance à la conversation . . .	234
36. Invitation au voyage (4) <i>Connaissez-vous l'Oise ?</i> . . .	240
37. Ruminantion.	246
38. Prière	252
39. Le débile et le dandy	261

Épilogue

40. Un premier rendez-vous chez le psychanalyste	273
<i>Repères bibliographiques</i>	281